161
171.

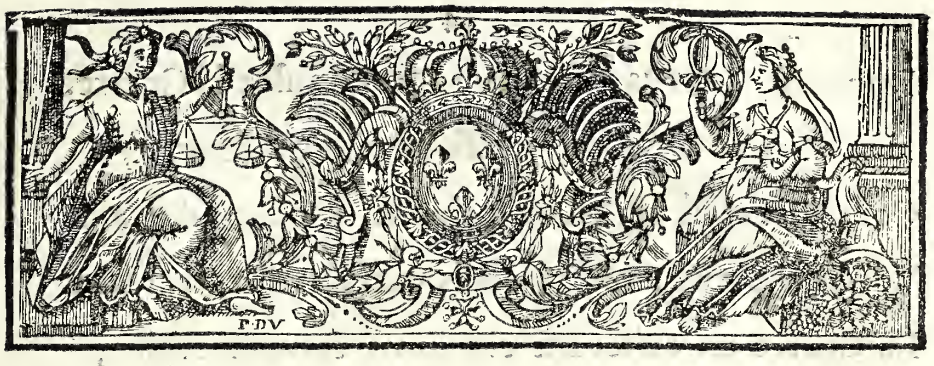
LES ANGLOIS VAINCUS PAR LES FRANÇOIS,

POËME.

A PARIS,

Chez F. G. MERIGOT, Libraire, Quay des Auguſtins, proche la ruë Gît-le-Cœur, aux Armes de France.

M. DCC. XLV.



LES ANGLOIS VAINCUS PAR LES FRANÇOIS, *POËME.*

ST-CE une illuſion qui s'empare de moi!
Quel objet ſe préſente & me glace d'effroi!
Deux Partis Ennemis, dans un ſombre ſilence,
S'avancent à pas lents guidés par la vengeance,
Et le glaive à la main, les farouches Soldats
Font marcher devant eux la peur & le trépas.
Ciel! entre les deux Camps, quel eſt ce monſtre impie!
Cent ſerpens ſur ſon front ſifflent avec furie;
Ses bras ſont teints de ſang, ſes regards odieux
Epouvantent la terre, & font pâlir les Cieux.

François, & vous Anglois, reconnoiſſez la Guerre.
Dit-elle, d'une voix qui reſſemble au tonnerre,
Combattez: il eſt tems que cent foudres d'airain
Vomiſſent mille morts qu'ils cachent dans leur ſein.
La Guerre en achevant ces mots épouvantables,
Arrache de ſon front deux ſerpens effroyables,
Les lance dans les Camps, & dans l'inſtant fatal
De l'horrible combat on donne le ſignal.

Telle que dans les airs quelque tems ſuſpenduë,
La foudre enfin éclate & diviſe la nuë,
Tombe, embraſe, détruit par ſes rapides feux
Tout ce qui met obſtacle à ſon cours orageux,
Tel l'Anglois affamé de ſang & de carnage
Dans le Camp ennemi s'eſt ouvert un paſſage.
Le François, quelque tems ſemble éprouver la peur,
Il ſemble avoir perdu ſon antique valeur.
L'Ennemi, trop flatté de ſa prochaine gloire,
Pouſſe des cris de joie, annonce la Victoire,
» *Dans le cœur des François il a jetté l'effroi,*
» *Et vaincu ſes rivaux ſous les yeux de leur Roi.*

LOUIS dans ce moment toujours calme, intrépide,
Voit fondre ſur ſon Camp cet orage rapide,

Tel on peint Jupiter, quand ces audacieux,
Les Titans dans le Ciel attaquérent les Dieux.
Il raſſure bien-tôt ſes Troupes ébranlées,
Remplit de ſa valeur ſes légions troublées.
Aux accens de ſa voix, au feu de ſes regards,
Tous deviennent Héros, tous bravent les hazards.
Son Fils, comme l'Aiglon qui reconnoît ſa proye,
Sur les pas de LOUIS court, s'élance avec joye,
Avide du combat, ſon ame au champ d'honneur
Brule de ſignaler ſa naiſſante valeur.
Quel tumulte, quels cris, quel bruit épouvantable,
Ciel, écarte de moi ce ſpectacle effroyable,
Je ne vois en tous lieux que membres diſperſés,
Que morts & que mourans l'un ſur l'autre entaſſés,
La flâme avec le fer, l'adreſſe & le courage
Dans l'un & l'autre Camp tout eſt mis en uſage,
Le déſeſpoir, la mort paſſe de rang en rang,
Tout tombe, tout périt, tout nage dans le ſang.
O combien de Héros ont perdu la lumiere !
Déja je vois Grammont couché ſur la pouſſiere,
Craon.... Mais veux-je ici faire entrer dans mes Vers
Tant de Guerriers fameux, & tant de noms divers ?

Sans doute qu'à jamais ils vivront dans l'hiſtoire
* Eh ! la France peut-elle oublier leur mémoire ?

Dans ce carnage affreux, dans ce champ plein d'horreur
Un Guerrier que tranſporte une noble fureur
De mille coups mortels écarte la tempête,
La foudre gronde en vain, & vole ſur ſa tête.
Il voit, ſans s'étonner, cinq Courſiers écraſés,
Sous lui perçés de coups, par les feux embraſés,
Plus ferme, plus à craindre au milieu de l'orage
Biron, tes périls même augmentent ton courage.

Mais un nouveau ſpectacle attire mes eſprits,
J'entens de ce côté de formidables cris.
Suivi de vingt Heros, un Heros ſe préſente,
Partout chez les Anglois il jette l'épouvante,
Rien ne peut arrêter ſes efforts belliqueux,
La mort eſt dans ſes mains, la foudre eſt dans ſes yeux :

---

* Mon expreſſion ne peut-elle pas être excuſée par ce vers de Racine,

Et mes derniers regards ont vû fuïr les Romains,

Il m'eût été facile de mettre

Eh! la France peut-elle en perdre la mémoire ?

Mais le vers eût été foible & Proſaïque, la Poëſie a ſon langage.

Sous ſon Courſier fougueux il fait trembler la terre,
Rome l'eût pris jadis pour le Dieu de la Guerre:
C'eſt Maurice; ſon Roi dans ce fameux combat
A remis dans ſes mains le deſtin de l'Etat:
Soutenu par LOUIS, animé par ſa gloire,
Anglois, eſperez-vous lui ravir la victoire!

Tu nous vois inquiets pour ſes jours languiſſans;
Grand Dieu, de ce Heros daigne affermir les ans,
La France t'en conjure, & la France t'eſt chére,
Helas! combien encore il nous eſt néceſſaire!

Cependant les Anglois par leurs Chefs ranimés,
D'un courage nouveau ſe ſentent enflamés.

Le deſeſpoir, la haine au combat les raméne,
La Victoire entre nous eſt encore incertaine.
Redoublez vos efforts, Belges, Germains, Anglois,
Votre valeur accroît la gloire des François.

LOUIS appelle enfin ces légions terribles,
Ces Soldats redoutés, & toujours invincibles,
L'élite des Guerriers, la Garde de nos Roix,
» Partez, leur dit LOUIS, juſtifiez mon choix,
» Je ſçais votre valeur, & connois votre zele,
» Courez où la Victoire, où l'honneur vous appelle,

» Défendez la Patrie, & vengez votre Roi,
» Allez, en combattant, ſongez que je vous voi.
Ainſi parle le Roi, cette Jeuneſſe ardente
S'élance, & de ſon Prince elle a rempli l'attente.
Les Ennemis troublés ne ſe connoiſſent plus ;
Renverſés, pourſuivis, de toutes parts vaincus,
Et cherchant leur ſalut dans une fuite promte,
Ils cachent dans un bois leur terreur & leur honte.

LE ROY.

Lû & approuvé ce 14. *Juin* 1745.
CREBILLON.

Vû l'Approbation du Sieur Crebillon, permis d'imprimer. A Paris, ce 15. Juin 1745. MARVILLE.